

ETC



Autard, Dumouchel, Bouchard : deux réussites

Gilles Daigneault

Number 6, Winter 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36333ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Daigneault, G. (1988). Review of [Autard, Dumouchel, Bouchard : deux réussites]. *ETC*, (6), 44–45.

Autard, Dumouchel, Bouchard : deux réussites



Illustration extraite du recueil de dessins
La peinture me fait de Georges Autard, publié à la galerie
Aubes 3935, Montréal, 1988

Georges Autard, à la galerie Aubes 3935, du 24 août au 18 septembre 1988 — En exposant Georges Autard après Jean-Luc Poivret, la galerie Aubes 3935 passait d'un aéronauticien à un mathématicien, mais surtout, elle continuait de faire connaître aux Montréalais des œuvres qui comptent parmi les plus personnelles de la jeune peinture française; les plus novatrices aussi même si, dans chaque cas, elles sont tributaires de maîtres prestigieux (Beuys, pour ce qui concerne Autard). Le tout est de savoir comment négocier (avec) ses maîtres.

Le secret d'Autard pourrait résider dans cette façon qu'il a de les mettre en relation avec des éléments de sa propre histoire (qu'il n'est guère plus commode de traiter de toutes manières). Ainsi, par exemple, il aura le sentiment que les écritures et les divers schémas qui peuplent ses toiles lui appartiennent autant (en tant qu'ancien professeur de mathématiques) qu'à Beuys, et que les croisements de son travail avec celui de

l'artiste allemand se font à un autre niveau, à la fois moins voyant et plus profond.

De la même façon, Autard mêlera en toute spontanéité les allusions amicales à Jasper Johns ou à Cy Twombly comme à Cimabue ou à Grünewald, et les références à Pythagore ou aux «nouveaux philosophes» français dans une écriture picturale et graphique qui se garde bien d'une certaine grandiloquence qui accompagne parfois les propos de cette envergure.

Les travaux montrés à la galerie Aubes 3935 avaient tous été réalisés à Montréal au cours des semaines précédant l'exposition, et manifestaient une verve particulièrement endiablée. Comme cela s'était produit pour Poivret, la galerie avait publié un gros livre de dessins qui constituait un merveilleux mode d'emploi de toute l'œuvre d'Autard, et en dehors de tout chauvinisme, on se prenait à rêver du jour où ce même traitement soigné serait appliqué aux artistes québécois qui le méritent bien.

...

Albert Dumouchel, maître graveur, à la Guilde graphique, du 13 au 23 septembre 1988 — Il y a comme ça des expositions qui sont plus significatives par ce qu'elles laissent espérer que par ce qu'elles montrent. Il ne faut pas en abuser, surtout sur un sujet qui, pour plusieurs raisons, ne doit pas être traité à la légère.

Ainsi, il va falloir qu'on cesse un jour de répéter qu'Albert Dumouchel a été le plus grand personnage de notre gravure en plus d'en être le pionnier absolu, pour faire une démonstration éclatante de cette idée reçue à l'aide d'un solide choix critique de ses estampes les plus marquantes. En attendant, la vingtaine de gravures échelonnées sur les vingt dernières années d'activité de Dumouchel, qu'on pouvait voir cet automne à la Guilde graphique n'arrangeait pas les choses; bien au contraire. L'accrochage juxtaposait sans vergogne des exercices de style ou divers bricolages d'influences et quelques planches vraiment personnelles — principalement des lithographies de 1965 — au risque de jeter la confusion dans l'esprit des nombreux visiteurs de la Guilde graphique qui connaissaient mal l'ensemble de l'œuvre du «maître graveur».

Certes, l'initiative qui accompagnait le lancement d'une monographie de l'artiste, avait surtout des visées commerciales, mais en l'absence de toute présentation tant soit peu exhaustive de ce travail depuis plusieurs années, elle demeurait pour le moins hasardeuse.

...



Albert Dumouchel, *La belle Hélène*, 1970.
Bois gravé; Coll. famille Dumouchel



Louis Bouchard, *Ungava*, 1988.
Huile sur toile/techniques mixtes; 143 x 198 cm

Louis Bouchard, à la galerie Joyce Yahouda Meir, du 7 septembre au 1^{er} octobre 1988 — A première vue, il est tentant de comparer le dernier virage de Louis Bouchard à celui d'Ilana Isehayek, un autre pilier de la galerie Yahouda Meir. Tous deux, en effet, viennent de délester leur travail pictural de tout contenu anecdotique par lequel il leur était probablement indispensable de passer mais dont il fallait réexaminer la pertinence à ce stade de leur développement.

La dernière production de Bouchard, magnifiquement servie par un accrochage dépouillé, suggérait de grands espaces intemporels, des parois de caverne ou des sols lunaires, que venaient *dépayser*— en les dédramatisant — de rares taches de couleur claire. Ici,

un symbolisme par trop littéraire faisait place à des formes picturales d'un symbolisme autrement convaincant, et les échanges étaient extrêmement fructueux entre, d'une part, les grandes toiles terreuses où de petites figures débordaient *sagement* (dans la mesure où elles s'intégraient parfaitement à l'œuvre par leur coloration et leur forme) et, d'autre part, les minuscules tableaux qui cédaient le premier rôle à leur mode d'installation dans la galerie. Il s'agissait de loin de la meilleure proposition picturale de Bouchard à ce jour et, paradoxalement, de celle qui suggérait les fictions les plus chargées.

Gilles Daigneault